

CAUSERIE

ENTRELAÇS DE MATIÈRES
DE GESTES ET DE MOTS



ALICE PILASTRE &
LUCIE FRACHEBOURG

CORRESPONDANCE

PRÉAMBULE

Alice vit à Bruxelles. Elle brode, tisse, tresse toutes sortes de fibres, façonne et assemble textiles, porcelaines, papiers et métaux dans des objets hybrides et installations poétiques.

Lucie travaille à Monthey. Elle manie tour à tour charbon, roulette, blaireaux et autres pinceaux pour que prennent forme fusains et vitraux au rythme de ses cheminements intérieurs.

Juin 2024. Manuella provoque le rendez-vous.

Autour d'un verre elles s'accordent sur la forme du défi à relever, celui d'une mise à nue inhérente à toute vraie rencontre. Une année, c'est le temps qu'elles se donnent pour échanger lettres, cartes, gravures et autres fils de pensées qui accompagnent leur processus de création.

Les textes présentés ici reflètent l'ensemble de ce dialogue qui, mis en relation avec leurs œuvres font l'objet de l'exposition CAUSERIE (septembre 2025) dans le cadre du festival Lettres de soie à Mase (VS) - fenêtre entrouverte sur les questions, les actes de foi, les doutes ou les folies qui sous-tendent leur démarche artistique.

PAPAVER SOMNIFERUM (dit aussi Pavot des Jardins)

Deux immenses pavots aux robes scandaleuses, que seule la lumière peut comprendre, et traduire en profondeur et en transparence. C'est ainsi que je vous vois. Alice, Lucie : flamboyantes, couronnées, intenses, vulnérables.

J'ignorais qu'un jour, vos natures si particulières - rencontrées à 10 ans d'intervalle au hasard de mes reportages - surgiraient dans mon esprit comme une évidence. Mieux : une nécessité épistolaire. A l'instant où je vous ai présentées l'une à l'autre, en été 2024, j'ai su que ce lien, à notre insu, existait depuis très longtemps déjà.

Hier, ma mère a dit : « Les pavots sont finis ». Ça m'a rendue triste. Pour elle, pour nous, qui puisons dans le fugace incendie une force que l'hiver tentera de nous dérober. J'ai cueilli tiges et cœurs déplumés pour les faire sécher. C'est ainsi que je vous vois, Alice, Lucie, des incandescentes menacées par l'obscurité. Deux lumineuses jalousées par les ténèbres.

J'ai tenté d'emprisonner quelques pétales sous une encyclopédie. En quelques heures seulement, le pourpre virait au rose poudré. Mais leur robe de fibres, elle, si fragile, n'avait rien perdu de sa beauté. C'est ainsi que je vous vois, Alice, Lucie, deux ténébreuses aux racines scabreuses, deux foreuses de la matière. Quand vous remontez de vos « mines », vibrantes, vous nous regardez droit dans les yeux, et vous dites dans un sourire étrange : « Tu la vois la lumière ! »

Réunir vos si jolis prénoms c'est : Deux L, Deux I, Deux E, et à chacune sa voyelle. Alice LUCie. J'ai hâte de découvrir ce « vous » né de vos « je » d'insolentes besogneuses au talent et à l'imaginaire infini.

Manuella Maury

SAINT-MAURICE, LE 3 JUILLET 2024

Chère Alice,

Page blanche. Profonde et silencieuse. Accueillante.

Tout comme cette relation, notre relation, au premier abord un peu artificielle car plus organisée qu'organique. J'imagine pourtant que la vie a bien des astuces pour mettre en contact les êtres. Qu'importe qu'une rencontre se fasse au coin d'un vieux pub irlandais aux odeurs de feu de tourbe, sur une de ces applications qui jonchent le quotidien "social" de notre temps, ou qu'elle découle, comme pour nous, du projet d'une tierce personne. Une vraie rencontre dépend finalement toujours du oui de chaque parti, de leur acquiescement à l'échange. Consentement qui dispose à l'accueil et au don, et donc à la circulation qui tisse peu à peu une relation.

Bon, comme je suis de nature à m'ouvrir aux propositions improbables et parfois peu conformes à mes projets initiaux, je m'arme de courage, accepte le défi de cette rencontre et te salue !

Voilà plusieurs nuits maintenant que je me creuse la tête, ou que ma tête se creuse, à sentir par quelle porte te rejoindre. Si j'évince maintes circonvolutions, il me reste une question centrale que je souhaiterais nous poser. Pourquoi ? Pour quoi créer ?

Question aux abords un peu rêches couchée ainsi sur le papier comme une de ces épreuves de philosophie qu'on sert avec quelques garnitures au bac français. Certainement cette interrogation n'appelle à aucune réponse carrée, absolue, exacte. Qu'elle résonne plutôt comme une invitation au voyage et qu'elle puisse nous mettre en chemin vers plus de justesse.

C'est du moins ce que je nous souhaite.

Salve

Lucie

LA FLOTTE EN RÉ, LE 28 JUILLET 2024

Ma chère Lucie,

Merci pour ta question.

J'ai acheté dans le bazar du village de Goudargues un petit carnet à feuillets détachables de type liste de courses, orange et bleu, avec deux lionnes dessus.

J'y propose sur chaque page une tentative de réponse. Réflexion ouverte qui oscille entre légèreté et profondeur. Certains jours, il s'agit - pour moi - de partager des émotions, parfois simplement signifier mon passage ou encore de tenter la beauté. Je ne suis qu'à la moitié du carnet (160 pages) et j'espère y annoter dans les prochaines 80 pages quelques issues inspirantes.

Je lis en ce moment un essai de Reza Moghaddassi, *La soif de l'essentiel*, qui me stimule dans cette quête d'outils, de fabrications de sens. Je m'étonne instantanément de l'expression qui a précédé mon censeur - pourtant habituellement si prompt à mettre des bâtons dans les rouages de mes libres associations cognitives : "fabriquer du sens", loin d'une illumination socratique. Ce sera ma note du jour dans le petit carnet orange.

"Et parce qu'il réalise que la vérité lui manque, il peut se mettre en quête de vrai. Prendre conscience de son ignorance suppose tout un travail : le plus difficile n'est finalement pas de cheminer, mais de trouver les conditions pour qu'il y ait un chemin."

Merci pour ta question Lucie. Je suis heureuse de cheminer avec toi pour ces quelques pas.

A bientôt,

Alice

ÎLE DE RÉ, LE 29 JUILLET 2024

Chère Lucie,

Je passe de moments délicieux sur l'île de mon enfance. J'y fais des choses simples. Reprendre le gilet de ma grand-mère, manger des glaces avec ma mère, nager avec ma fille. J'ai visité les recoins de l'île à vélo et mangé des centaines d'huîtres.

Et comme d'habitude, j'écris mes cartes postales le dernier jour.

J'espère que tu as passé un beau mois de juillet.

Je t'embrasse,

Alice

BRUXELLES, LE 9 AOÛT 2024

Chère Lucie,

J'écris de Bruxelles cette carte qui a voyagé avec moi tout l'été ! Quel plaisir de faire cette enveloppe en collage et de découvrir mes mots sous le papier carbone !

Je t'embrasse

Alice

BRUXELLES, LE 17 AOÛT 2024

Voici la 4ème carte postale que je t'écris cet été. Je vais pourtant toutes les envoyer en même temps, de la même poste, dans une enveloppe commune car l'exercice de style a ses limites.

Comme tu peux le voir, j'adore les cartes situées. Celle-ci est la trace de mon passage à Mareuil, un petit village de Charente, qui porte le même nom que le village de mon enfance où je me suis bien gardée de passer cet été...

Alice

Chère Alice,

Merci pour tes cartes d'été. Pleines de légèreté, de couleurs, d'absurde. Là est peut-être déjà une piste de réponse à la question que nous nous posons : l'art comme un sympathique pied de nez à nos vie-vies que nous prenons si bien au sérieux...

Elle ne m'a pas quittée de l'été cette question... Et les circonstances de cette fin du mois d'août me poussent à l'aborder vraiment puisque me voilà seule à l'aube d'un nouveau chapitre, celui de mon installation comme artiste-artisane indépendante. Finies les vacances, la bulle protectrice et douillette de la vie d'étudiante et celle de la - pas toujours douce - clôture monastique. Fini le terrain de jeu de la vingtaine et ses mille possibles à moitié concrétisés, ses dépendances affectives et ses peurs. Il s'agit aujourd'hui de traverser ma solitude pour rejoindre la source de mon action propre. Que ces rêves de jeunesse puissent être triés, canalisés et se frayer un chemin vers le réel. Que l'on me donne la force de les inscrire avec justesse dans la matière.

Il y a quelques semaines, j'ai revu avec émotion le palais idéal du facteur Cheval. Tout comme les rochers sculptés de Rothéneuf et les stalles de la Maigrauge, ce travail éveille en moi le désir fou de créer. Il active et oriente tous mes moteurs intérieurs. Je rêve d'une chapelle avec des vitraux, du mobilier, des ornements et des statues où pourraient prendre forme maximes, gargouilles et gardiens, végétaux, volatiles et créatures fantastiques, amis invisibles, motifs décoratifs ou symboliques puisés dans les divers espaces-temps qui m'habitent.

De l'univers chrétien byzantin, roman, gothique ou celui des Fayoum, en passant par la Mésopotamie, l'Amérique précolombienne, la terre d'Irlande, la Renaissance européenne ou le chamanisme de la taïga, l'art est pour moi un véhicule qui me permet d'aller à la rencontre de mondes. J'ai d'ailleurs beaucoup puisé dans ces références tant pour mes productions céramiques que pour le vitrail. Cette démarche m'a souvent été reprochée sous prétexte, je crois, que je ne recherchais pas de langage ou d'inspiration propres. Peut-être est-ce vrai pour ce qui est du langage, mais il me semble que le chemin, lui, a quelque chose de vraiment personnel. À vrai dire, j'ai l'impression d'aller, par ce biais, à la rencontre d'une mémoire enfouie, me rapprochant ainsi de ce qui me constitue au plus profond, autant comme individu empreint d'une expérience singulière que marqué par un vécu collectif.

On pourrait aussi m'accuser de rester figée dans un passé, sans réussir à m'inscrire dans une époque qui est la mienne (c'est vrai, j'ai du mal). Pourtant, je pense

qu'en puisant dans certaines racines, une expérience peut être ramenée à la surface et irradier un aujourd'hui de son potentiel de vie. Peut-être le Présent est-il d'ailleurs plus à rechercher dans une unification des âges que dans un instant placé entre un passé et un futur avec une vision toute linéaire de ce mystère qu'est le temps.

Pour revenir au facteur Cheval, ce qui m'impressionne c'est justement de sentir chez lui cette descente au creux de mille mondes différents - passés, futurs, parallèles, règne animal, végétal, minéral, mythes et archétypes ou que sais-je encore - et que tout cela, loin d'être trié, sélectionné voire refoulé, se fraie un chemin d'unification dans un verbe qui lui est singulier, plein de liberté et hors des habituels systèmes de représentation. L'esprit souffle où il veut. Pour moi, il y a de la sainteté là-dedans ! Bon, je ne sais si cette lecture du Palais idéal est vraie. Elle est certainement incomplète. Dans tous les cas, cette méditation me permet de mettre des mots sur ce *pourquoi créer* et de conscientiser un peu mieux une partie de mon rêve artistique qui serait celui d'aller à la rencontre de ces puissances intérieures, qu'elles s'actualisent, s'ordonnent et s'unifient.

Vaste projet tout juste amorcé. Je ne devine par ailleurs rien de ce qui pourrait naître de ce fantasme de chapelle un peu fou mais toujours est-il que j'ai décidé de m'y mettre, d'une manière ou d'une autre, en embrassant ce médium qui m'est si cher : le vitrail. La possibilité qu'il offre d'entrer dans un langage symbolique m'intéresse de plus en plus. Je travaille actuellement sur le thème des oiseaux et de l'envol, du lâcher-prise et de la renaissance, essayant ainsi de traverser mes deuils. Certains vers des Contemplations m'accompagnent.

"Dieu veut que ce qui naît sorte de ce qui tombe..."

(Victor Hugo. *Les Oiseaux*. 1835)

Bribes de pistes, bribes de réponses. Je suis heureuse de pouvoir laisser résonner ce POUR QUOI avec toi.

J'espère que de ton côté la création déborde, que le monde du Design contemporain te nourrit, ou t'allège... Difficile de venir te voir à Côme, même si cela me ferait certainement du bien de me confronter à cet univers qui me paraît si étranger.

Au plaisir de te lire prochainement,

Lucie

BRUXELLES, LE 28 SEPT 2024

Chère Lucie,

Merci beaucoup pour ta lettre profonde et généreuse en réponse à mes cartes légères et absurdes.

Fraîchement rentrée dans ma Belgique humide et chaleureuse (tu noteras rapidement l'importance des fluctuations météorologiques sur mes montagnes russes émotionnelles et relationnelles)

Je me dépose enfin.

Pour réagir sur le dernier point soulevé dans ton courrier : cet "univers de design contemporain" m'est aussi très confrontant. La formation que j'ai suivie en design textile ne me donne pas pour autant un sentiment d'appartenance ni de complicité avec mes pairs "designers". La question de posture sociale, case à cocher sur un formulaire ou onglet sur un site web, reste un sujet abscons pour moi – et donc intéressant à questionner.

Je pense que les bénéfices de cette expérience "comasque" (joli non ? merci Google) apparaîtront de manière imprévisible. Mais je peux déjà me féliciter (chose rare) d'avoir su (N.B : en Belgique savoir = pouvoir) fédérer un trio, réunir une plasticienne, magicienne, un "designer de bijoux", artistes, ... dans une proposition inédite.

La première question intéressante qui nous a été posée fut "*what is that ?*" Les réponses – encore le nez dans le guidon – ne l'étaient sans doute pas.

... une installation suspendue, composée de multiples objets/artefacts... hybridation de végétal, céramique, laiton, soie, cristal... chacun ayant sa propre identité, son équilibre personnel... dans un ensemble mis en balance, fluctuant au gré des vents...

Le temps se chargera de réactualiser ce quelque chose, ce qui est ou fut.

Je constate que mon écriture a changé, l'appel du soleil, que mon corps a besoin de mouvement.

Hâte de revenir te parler de mes oiseaux.

Me revoici, vêtue de bleue, la tête aérée dans les bois, traversée par le vent. Comme j'ai besoin de mouvement et d'air pour renouveler ma pensée.

Maintenant je le sais, et commence à me respecter. À l'ombre de mes 40 ans, les gestes, choses et gens qui comptent s'imposent avec plus de simplicité.

La visite du palais du Facteur Cheval a été pour moi aussi, il y a 20 ans, un choc. Je me souviens avoir eu ce même souffle exalté, de créativité exacerbée. Je m'étais alors lancée dans un inventaire de formes, motifs et gammes colorées, inspirés de mes voyages réels passés ou les nombreux autres imaginaires, immobiles et fabulés.

Collection hétéroclite qui m'accompagne encore, sous diverses formes. Je retiens ta proposition de créer pour *"aller à la rencontre de nos puissances intérieures pour qu'elles s'actualisent, s'ordonnent ou s'unifient."*

Alice

BRUXELLES, LE 8 OCTOBRE, DÉJÀ !

Les oiseaux !

Je suis heureuse que tu amènes ce sujet dans notre échange. Ceux que j'ai gravés sont extraits d'un souvenir d'enfance. Le tapis berbère de ma chambre de petite fille était tissé de ces petits oiseaux. Il y a quelques années, j'ai demandé à ma mère de m'envoyer une photo pour les redessiner et les retisser. Sans projet particulier, autre que me replonger dans une image légère, réconfortante et sans doute symbolique d'un envol à venir...

Mais ici quelque chose m'échappe, de plus spontané. J'avais prévu de revenir à cette intention, ce petit dessin traduit maladroitement, qui me connecte sans doute à un refuge. Si je parle de ce lieu-là, je me sens en sécurité, c'est une cabane perchée, un nid douillet. Donc, j'avais l'intention de reprendre ces oiseaux de l'enfance quand j'ai reçu ta lettre. Spontanément je les ai gravés, à la suite de ta fleur, dans un début d'histoire à raconter.

En relisant ces mots, je me rends bien compte que mon écriture n'est pas très lisible, mais la ré-écriture serait trop fastidieuse. Je sais que je me perdrais en chemin. Alors je me dis que pour l'exposition à Mase, on pourrait les lire, les enregistrer, à écouter dans des casques, avec intimité ?! Qu'en penses-tu ?

J'espère que tu arriveras à me déchiffrer.

Pour la prochaine lettre, je m'appliquerai !

Pour cette fois, je dois filer et profite de cette fin de page pour te dire à bientôt !

Alice

MONTHEY, LE 20 NOVEMBRE 2024

Chère Alice,

Voilà que ta lettre de septembre reste toujours sans réponse.

Octobre fut dense. Entre grippes à répétitions, séjour au Maroc, visite d'un ami d'Irlande et j'en passe, je n'ai absolument pas eu le temps de me plonger dans mon travail.

Enfin, l'automne amenant peu à peu l'hiver, je devrais réduire la cadence, mais mes pieds me brûlent. Samedi je suis allée au bal (oui, il en existe encore !). Pour la première fois depuis que j'essaie de gambiller, j'ai lâché prise. Petit miracle. Valses, mazurkas et rondeaux se sont enchaînés, fluides, sans les habituels mécanismes psychiques qui me polluent l'existence. Me laissant porter par ces cavaliers de douceur, j'ai eu l'impression, l'espace d'un instant, de goûter à une harmonie perdue.

Légèreté, envol, on y revient. Il y a dans ce travail de la danse quelque chose qui ressemble à ce que tu décris au sujet de votre installation suspendue. *"Chacun ayant sa propre identité, son équilibre personnel... dans un ensemble mis en balance, fluctuant au gré des vents"*, au gré des mélodies...

Tu soulèves quelque chose d'intéressant au sujet de l'équilibre personnel. C'est ce que je constate dans tous les domaines – le chant, la danse, le dessin, le tournage en poterie... La fluidité naturelle est le fruit d'une exigence folle envers soi. Elle ne surgit qu'à condition d'un centrage personnel, d'un investissement conscient de tous ses membres, d'un alignement couplé d'un lâcher-prise et d'un silence intérieur. Alors le souffle passe. Un travail de cocréation s'engage - que cela soit avec un partenaire de danse, une matière, des étoiles ou tout à la fois. Et la joie... La joie survient.

Cela me rappelle un texte de Madeleine Delbrêl (une espèce de catho-punk des rues) qui m'avait tant touchée au monastère. Je te le glisse dans cette même

enveloppe. Je l'avais presque oublié alors qu'il exprime de manière assez saisissante un bout de la vie que je mène, un bout de la vie qui me mène...

C'est drôle, au début de cette lettre, je comptais te parler de réflexions sur les motifs décoratifs, de fantasmes d'alchimie et de projets de pèlerinage mais je vais m'arrêter là. J'ai comme l'impression d'avoir remué un pan important de mon chemin. Besoin de laisser retomber tout cela.

Je t'embrasse chaleureusement et te souhaite de creuser toujours !

Lucie

*C'est le 14 juillet.
Tout le monde va danser.
Partout, depuis des mois, des
années, le monde danse.
Plus on y meurt, plus on y
danse.
Vagues de guerres, vagues de
bal.
Il y a vraiment beaucoup de
bruit.
Les gens sérieux sont couchés.
Les religieux récitent les
matines de saint Henri, roi.
Et moi je pense
A l'autre roi,
Au roi David qui dansait devant
l'Arche.
Car s'il y a beaucoup de saintes
gens qui n'aiment pas danser,
Il y a beaucoup de saints qui ont
eu besoin de danser,
Tant ils étaient heureux de
vivre :
Sainte Thérèse avec ses
castagnettes,
Saint Jean de la Croix avec un
Enfant Jésus dans les bras,
Et saint François, devant le
pape.
Si nous étions contents de vous,
Seigneur,*

*Nous ne pourrions pas résister
A ce besoin de danser qui
déferle sur le monde,
Et nous arriverions à deviner
Quelle danse il vous plaît de
nous faire danser
En épousant les pas de votre
Providence.
Car je pense que vous en avez
peut-être assez
Des gens qui, toujours, parlent
de vous servir avec des airs de
Capitaines,
De vous connaître avec des airs
de professeurs,
De vous atteindre avec des
règles de sport.
De vous aimer comme on s'aime
dans un vieux ménage.
Un jour où vous aviez un peu
envie d'autre chose,
Vous avez inventé saint
François,
Et vous en avez fait votre
jongleur.
A nous de nous laisser inventer
Pour être des gens joyeux qui
dansent leur vie avec vous.
Pour être un bon danseur, avec
vous comme ailleurs, il ne faut
Pas savoir où cela mène.*

*Il faut suivre,
Être allègre,
Être léger,
Et surtout ne pas être raide.
Il ne faut pas vous demander
d'explications
Sur les pas qu'il vous plaît de
faire.
Il faut être comme un
prolongement,
Agile et vivant de vous,
Et recevoir par vous la
transmission du rythme de
l'orchestre.
Il ne faut pas vouloir à tout prix
avancer,
Mais accepter de tourner, d'aller
de côté.
Il faut savoir s'arrêter et glisser
au lieu de marcher.
Et cela ne serait que des pas
imbéciles
Si la musique n'en faisait une
harmonie.
Mais nous oublions la musique
de votre esprit,
Et nous faisons de notre vie un
exercice de gymnastique ;
Nous oublions que, dans vos
bras, elle se danse,
Que votre Sainte Volonté
Est d'une inconcevable
fantaisie,
Et qu'il n'est de monotonie et
d'ennui
Que pour les vieilles âmes
Qui font tapisserie
Dans le bal joyeux de votre
amour.
Seigneur, venez nous inviter.
Nous sommes prêts à vous
danser cette course à faire,*

*Ces comptes, le dîner à
préparer, cette veillée où l'on
aura
Sommeil.
Nous sommes prêts à vous
danser la danse du travail,
Celle de la chaleur, plus tard
celle du froid.
Si certains airs sont souvent en
mineur, nous ne vous dirons pas
Qu'ils sont tristes ;
Si d'autres nous essoufflent un
peu, nous ne vous dirons pas
Qu'ils sont époumonants.
Et si des gens nous bousculent,
nous le prendrons en riant,
Sachant bien que cela arrive
toujours en dansant.
Seigneur, enseignez-nous la
place
Que, dans ce roman éternel
Amorcé entre vous et nous,
Tient le bal singulier de notre
obéissance.
Révélez-nous le grand orchestre
de vos desseins,
Où ce que vous permettez
Jette des notes étranges
Dans la sérénité de ce que vous
voulez
Apprenez-nous à revêtir chaque
jour
Notre condition humaine
Comme une robe de bal, qui
nous fera aimer de vous
Tous ses détails comme
d'indispensables bijoux.
Faites-nous vivre notre vie,
Non comme un jeu d'échecs où
tout est calculé,
Non comme un match où tout
est difficile,*

*Non comme un théorème qui
nous casse la tête,
Mais comme une fête sans fin
où votre rencontre se
renouvelle,
Comme un bal,
Comme une danse,*

*Entre les bras de votre grâce,
Dans la musique universelle de
l'amour.
Seigneur, venez nous inviter.*

— Madeleine Delbrêl, *Nous
autres gens des rues*

MONTHEY, JANVIER 2025

Chère Alice,

Une nouvelle année, encore... Et le temps qui passe si vite.

Avec ce mois de janvier, une foule de confrontations m'arrive en pleine figure. Je m'égare à essayer de saisir qui je suis, ce que je suis, si tant est qu'on puisse vraiment le savoir... Je te parlais cet automne d'une multitude d'univers que j'ai l'impression de porter, de tous ces personnages qui se bousculent en moi et ne demandent qu'à s'exprimer. Il me faut avouer que, parfois, ils me perdent. Plutôt que de s'accorder, ils m'écartèlent ; et de la gouailleuse à la moniale le chemin se rompt.

"Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier." écrit le brave curé de Bernanos à la fin de son Journal.

Dès lors, quelle forme donner à sa création ? Laquelle de toutes ces personnalités laisser émerger pour informer la matière que l'on travaille ? Celle de l'irrationnelle excentrique, de la fille de joie, de l'ombre funeste, de la dignité cachée ?

Si ce thème de l'envol et de la légèreté me parle tant, c'est qu'au fond de moi, malgré l'avidité d'incarnation qui me caractérise, le désir d'une vie viscéralement terreuse et simple, je dois souhaiter que, de cette descente dans les profondeurs de la matière, s'ouvre un chemin de transformation vers plus de délicatesse, de noblesse. Tout est alors question de choix.

Lorsque j'avais dix-sept ans, la voix qui parlait à travers mes crayons était celle de la révolte. De corps déchiquetés en figures dévorantes, mes dessins ne cherchaient qu'à exprimer une terreur. Comble de l'horreur, je crois qu'à force de

tourner en rond dans ces mondes morbides, ils prenaient peu à peu forme physique et autonome ne faisant que resserrer l'étau qui m'étouffait. J'ai alors décidé de ne plus dessiner. Il me fallut plusieurs années pour reprendre une pratique, avec la décision consciente d'ancrer mon travail dans une tout autre démarche, de décrocher mon regard d'un accaparant nombril, de le tourner vers des horizons de poésie, de contemplation et de rechercher des voies vers le Possible. Pour soi, pour d'autres. Loin de moi néanmoins l'idée de refouler les grondements souterrains. Je crois en la démarche d'un Georges (étymologiquement : celui qui travaille la terre) Bernanos qui ose plonger dans les tréfonds de l'âme humaine pour en faire éclore la sainteté. Par ailleurs, si le dessin au fusain me parle tant, c'est certainement parce qu'il m'oblige à assumer la noirceur et la nature intrinsèquement modeste du médium – de la poussière de charbon – pour chercher des portes vers plus de souffle et de lumière.

Alors quoi ? Il ne s'agit pas de choisir quelle voix écouter mais plutôt que chacune prenne sa juste place, s'ordonne et s'oriente. De là, peut émerger du silence. En outre, avec beaucoup de chance, et sans doute beaucoup d'aide extérieure, un miracle, même infime, celui d'une transformation, peut affleurer... *"Et le dragon de Saint Georges, sous sa lance, devient Princesse"* discutais-je avec mon ami Jacques la semaine dernière.

Chère Alice, le cœur est à l'introspection. Tu pardonneras le ton quelque peu sérieux de ce courrier.

Je t'embrasse et t'adresse mes vœux de Justesse pour cette nouvelle année,

Lucie

10 FÉVRIER 2025

Chère Lucie,

Je relis mes brouillons des 4 et 8 février, griffonnés sur différents papiers, tergiversant sur l'adéquation entre mes humeurs et le support le plus approprié pour les y imprégner. Au-delà d'un doute esthétique – par exemple le contraste entre ce papier à lettres désuet (qui par ailleurs me ravit) emprunté au tiroir *"courriers"* de ma fille – et les circonvolutions cérébrales, nocturnes, banales et stériles qui y sont déversées) : une quête

ergonomique de fluidité entre la main, l'encre et le grain. Surgit ici une de mes obsessions qu'est la zone de rencontre/frottement entre une intention et sa mise en forme.

Lors d'un de nos échanges instantanés, tu m'as écrit : *"fais au plus simple"*. Ce à quoi j'ai tout naturellement répondu : *"connais pas"*.

Il y a quelques jours, j'ai participé à un atelier de gravure (je reviendrai sur les oiseaux chrono-gravés que j'ai pu faire émerger à cette occasion dans un autre contexte) où il m'a été fait la remarque que je semblais choisir la voie la plus complexe.

En effet, je crois que c'est un réflexe.

Par ailleurs, mes tentatives de rebondir sur tes réflexions existentielles me semblent pompeuses, ou au mieux capillotractées. Pourquoi créer, comment s'oublier ? Mes tentatives de réponses sont peut-être nécessaires, vitales même, mais leur mise en forme (incarnations) par des mots, vaine.

Mon oncle Yoja, brillant historien et auteur, m'a dit récemment que ce n'était pas le rôle des artistes d'écrire sur leur travail. À la rigueur, décrire leur expérience. Précieux conseil auquel je compte me tenir, et revenir au geste, au ressenti.

Joint à ce courrier : des essais d'embossage, épreuves intermédiaires à la gravure, sur calque et papier carbone, carte de vœux pour la nouvelle année ayant dépassé le délai réglementaire... Autant de traces de ma bonne foi et de ma culpabilité mêlées. Je t'en souhaite bonne réception et appropriation, si la main t'en dit !

N'hésitons pas chère Lucie, à *"entretenir entre nous ce commerce d'amitié bien sincère par tout genre de bons offices"*.

Bien à toi,

Alice

26.02.25 . AU CREUX DE LA NUIT

Chère Lucie,

Je t'écris sur mon petit carnet bleu intitulé *"ce que je fais de mon temps"*

Je t'écris depuis mon lit superposé - celui du haut, comme autrefois - de la chambre 25 du chalet "Maya Joie" à la Fouly.

Je t'écris cette nuit, alors que l'on va se voir demain

Tu viens me chercher à la Gare de Martigny à 10:13

(et je ferais mieux de dormir)

Nous nous disons toutes 3 (avec Manuella) ravies de nous retrouver, et le sommes très sincèrement. Pour ma part, c'est une excitation curieuse, des envies mêlées, contradictoires et arborescentes qui m'éveillent cette nuit.

J'essaie de me rappeler ton visage mais ma mémoire se raccroche aux autoportraits que tu m'as envoyés. Dessins qui traduisent par ta main, d'un geste assuré, ton propre regard sur toi. Une certaine sévérité, qui quelque part me rassure.

Alice

INIS OÏRR (CONNEMARA), LE 3 MARS 2025

Chère Alice,

Bien sûr à quelque part que je rejoins l'avis de ton oncle ! Ce que je recherche dans l'Art relève avant tout d'un Corps à Corps qui se passe de mots. C'est d'ailleurs certainement ce même élan pour l'indicible qui pousse sans arrêt mes pas vers cette terre reculée d'Irlande. Il n'en demeure pas moins que je ressens un besoin fou de conscientiser la moindre et que ce chemin passe parfois par une mise en mots... Puisse la force de la mer et des falaises qui me font face en ce moment te rejoindre.

Amitié,

Lucie

P.S : Paraic (mon vieil ami d'Irlande chez qui je loge) m'a dit que le Monsieur de la carte s'appelait Thomas. Petite pensée pour lui...

“La corde à trois brins ne se rompt pas facilement” m’a dit le chauffeur du bus la Fouly - Orsières, avec une conviction mélancolique

Dans le train - vitesse de défilement / synchronisation

Manu a dit : *“reboisons la vie”*

Comment graver cet instant poétique dans mon corps ?

Au retour : le blanc s’impose

“Pourquoi tu prends toutes ces photos ?” m’a demandé une petite fille.

J’étais bien embarrassée par cette question simple et déconcertante.

N’est-ce pas évident ?

Pourtant je n’ai pas su répondre. J’ai dû bricoler une généralité sur les souvenirs. Ou bien ai-je parlé négligemment de ma “maladie”

De cette névrose du temps qui passe, de mon angoisse existentielle de passer à côté de... de quoi ?

Du moment ?

D’une piste de réponse ?

D’un accès, une porte d’entrée ?

Vers le sensible

Une échappatoire

Une percée dans le présent qui le rende éternel

Je me réveille en sursaut et repense aux mots d'Arthur Teboul qui questionne ce besoin du poète de raconter le monde, commenter la vie, dévoiler quelque chose du monde... retrouver le passage !

“Je crois que c’est ce qui m’intéresse tant dans le fait d’écrire mais aussi dans le fait de lire, c’est d’essayer d’accéder à la présence, à soi, aux autres, et au monde. [...]”

“Ecrire, c’est commenter cette vie. C’est quand même étrange d’avoir besoin de commenter cette vie, elle devrait nous suffire. Elle, elle se suffit à elle-même. Pourquoi on pense qu’il y a un mystère à percer, un voile à faire trembler, quelque chose à dévoiler du monde”

De l’intérieur du processus - PUNCTUM - Là où il se passe quelque chose

Quand cela arrive, en général je m’interromps pour grignoter, boire, fumer...

(Mais cela est plutôt le lieu de la psychanalyse ou de mon journal intime ;)

Ce déclencheur est en moi très physique

L’objet irradie, la matière parle autrement, par le déplacement, un renversement.

Elle dit autre chose que ce pour quoi elle est faite

- Mais à quoi cela sert ? demande-t-il

Je repense à cette séance sur les belles formes

Petit jeu réitéré depuis avec ma fille, en quête de “belles formes dans la ville”

Son œil semble chercher les arabesques, quand le mien est aux aguets de l'organique, du végétal, des formes mouvantes, de l'éphémère, de décrépi, du stratifié, de la dentelle murale et temporelle.

Il est temps de remettre tout cela manuscrit et de te l'envoyer.

Ou bien de te l'imprimer tel quel... Finalement, pourquoi la main ici ?

Je suis rassurée de voir que tu te ratures aussi dans ta carte postale !

Aujourd'hui une tapisserie avec les sacs de café

Tant de sujets à aborder, je cours après

Et la lumière fuit, il est temps de rentrer.

Allez ce soir je me relis, ré-écris - ou pas

Demain te l'envoie, pour de vrai cette fois.

MONTHEY, LE 20 MARS 2025

Bientôt le printemps !

Chère Alice

Je viens de relire tes lettres et suis retombée sur cette citation que tu m'avais partagée :

"Et parce qu'il réalise que la vérité lui manque, il peut se mettre en quête de vrai. Prendre conscience de son ignorance suppose tout un travail : le plus difficile n'est finalement pas de cheminer, mais de trouver les conditions pour qu'il y ait un chemin."

Ce qui me donne à réfléchir sur ces conditions... On s'en rend bien compte ; avec tout le bruit, l'agitation du quotidien, les obligations sociales, la paperasse, les diverses activités, qu'il est ardu de préserver de l'espace pour l'essentiel, pour le chemin de fond, pour la création !

Là, me revient en mémoire cette expérience monastique qu'il m'a été donnée de vivre durant ma vingtaine. Nombreuses sont les personnes qui m'ont manifesté

leur étonnement, leur peur même face à l'idée d'une vie cloîtrée, silencieuse, d'une vie de solitude, coupée du monde. C'est vrai qu'il y a une certaine violence dans ce choix, un mouvement contre-nature ; j'ai d'ailleurs en partie vécu cette entrée comme une agonie.

On s'identifie tellement à ses relations, ses biens, son statut social ou son environnement qu'en les quittant, on meurt forcément à quelque chose qu'on croit être soi... Cependant, cette ascèse n'est pas dirigée et ne doit pas être dirigée vers un anéantissement, mais bien offrir les conditions qui permettent d'aller à la rencontre de quelque chose de plus vrai. Aujourd'hui, cette expérience particulière se poursuit dans un travail artistique mais la démarche reste la même. On le sait bien l'une et l'autre : combien faut-il de renoncements pour préserver des journées libres à l'atelier ?!! Et combien de combats (en soi !) pour oser plonger dans le silence nécessaire à la création ? Et si l'on étend le questionnement, quid d'une vie de couple ? D'une vie de famille ? D'une stabilité financière ? Et j'en passe !

Il y a longtemps, j'ai découvert Fra Angelico au musée Jacquemart-André puis à Florence. J'avais alors été très impressionnée d'apprendre qu'avant toute réalisation, il jeûnait plusieurs jours d'affilée.

Sans aller jusqu'à cet extrême, certainement est-il vrai que la mise en place des conditions propices au travail est chose complexe et relève d'une forme d'ascétisme. C'est là qu'entre en jeu la question du moteur. Qu'est-ce qui peut pousser à tant de concessions ? Que ce soit pour entrer dans une forme de vie religieuse ou se consacrer à un métier artistique, voies qui, aux yeux de la logique frôlent toutes deux l'absurde.

"Et parce qu'il réalise que la vérité lui manque..."

Un constat... humble mais aride. Un moteur peut-il uniquement surgir d'une confrontation à l'absence ? Dans mon trajet, le constat du néant a plutôt été source de dépression, de colère voire de démission. En fait, je crois que j'ai accepté de vivre le jour où j'ai enfin rencontré une présence. Dans les lointaines contrées d'Irlande d'abord, avec cette terre vibrante de souffle, puis dans la pénombre de l'abbatiale de Fontfroide... C'est la trace de ce chant-là, intime et mystérieux, parfois même éloigné et muet qui, aujourd'hui, me pousse à foncer et me donne la force d'endosser les vides. Sans cette empreinte, je serais déjà partie depuis longtemps.

Alors pour quoi créer ? Peut-être pour tenter d'ouvrir un passage à cette voix un jour devinée, à peine entendue...

Chère Alice, merci pour tes doutes, merci pour les dernières esquisses de recherche que je reçois comme un petit trésor, fragile. La délicatesse du papier gaufré me touche beaucoup. Combien faut-il de labeur pour atteindre une simplicité... !

Avec beaucoup d'affection,

Lucie

NOTE EFFILOCHÉE

Ré-écouter Cécile Coulon dans l'Instant poésie de France Culture. *"Être pour quelques jours le contemporain des roses"* et tenter d'en extraire une pensée avant qu'elle ne s'effiloche dans le vent de mai

MONTHEY, LE 6 MAI 2025

Alice,

Je suis fatiguée, lasse mais heureuse de te retrouver dans l'écriture.

J'ai écouté l'autre jour une partie des podcasts d'Arthur Teboul qui présentent ses poèmes aimés - tu m'en parlais dans tes dernières notes. Son parlé me touche : embarrassé, raboteux. Il présente entre autres ce délicieux hommage de Christian Bobin à Soulagès intitulé *Pierre*. Ouvrage qu'un ami me prêtait la même semaine et que je déguste depuis à petite gorgée.

J'ai été interpellée par ces quelques lignes que je t'ai déjà partagées dans le train :

"D'habitude les livres ont chez les gens une présence modeste, et ce sont les peintures aux murs qui vous tirent par la manche, par le col, vous pincement la joue, vous attrapent par la paupière : regarde-moi, surtout ne regarde que moi. Toute la peinture occidentale est issue de cette volonté, organise cette tyrannie sur notre cerveau. Toute – sauf les tableaux de Soulagès. Ils reposent en eux-mêmes. Ils ne font pas la manche. Ce sont des spirituels avancés, loin dans la pensée. Ils n'ont pas besoin de notre secours pour exister. Le secours c'est plutôt eux. Des

momies de momies. Du sirop d'érable de sagesse. Ils sont face à un mur depuis des siècles et méditent. Ils ne mangent que du noir avec un filet de lumière. Rien d'autre. "

Mettre au monde des méditants...

Souvent, je me suis demandé pourquoi et à quoi bon s'engager dans des arts dits "visuels" alors que ce monde dégueule d'images de tous les côtés. Que peut-on apporter dans un tel battage assourdissant de pixels ?

En réalité, on dépasse la question quand on pense qu'une vraie peinture est loin de n'être qu'une image. Un vitrail n'est pas un écran à fixer. En fermant les yeux dans les salles ovales de l'Orangerie, on peut sans aucun doute sentir la caresse délicate des Nymphéas de Giverny. Certainement encore, si l'on éduque son écoute, peut-on, comme une psalmodie muette, entendre le chant grave et profond d'une icône de Roublev.

Un abîme sépare le tableau d'une copie, l'objet réel d'une photographie, parce que la matière informée par l'artiste (ou par ce qu'il laisse passer) se charge d'une présence, devient Présence. Je me souviens encore de ma première rencontre avec une sculpture de Giacometti. Ce qui m'avait tant émue, c'était l'impression que le maître avait sculpté l'air, l'invisible autour d'un corps de bronze décharné, filiforme, pour l'entourer d'un regard de compassion. Un peu comme Bernanos, sans jamais l'évoquer, convoque les cieux pour désarmer la solitude de sa petite Mouchette.

À mon avis, Soulages est loin d'être le seul à proposer une peinture qui ne cherche ni à plaire, ni même à être vue. Là où la réflexion de Bobin vient me chercher, c'est dans l'accent qu'il met sur l'autonomie silencieuse et priante que peut acquérir une œuvre. Sur cette vie cachée qu'elle mène, qu'importe les passants. Plus miraculeux encore, sur cet état de présence qui ne cherche même plus à donner. Là est peut-être la vraie générosité : reposer en soi.

"Et le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous. "

Comment atteindre un tel caractère dans son travail si ce n'est en déracinant en soi l'irrépressible besoin de plaire, d'exister à travers l'autre. Plus fou encore, peut-être faut-il s'arracher à ce désir - aussi noble qu'il puisse paraître - d'apporter quelque chose au monde.

“ Je ne poursuis ni grands desseins, ni merveilles qui me dépassent. Non mais je tiens mon âme égale et silencieuse. Mon âme est en moi comme un enfant, comme un enfant sevré contre sa mère. ”

Ce psaume comme un refrain me suit depuis tant d'années mais Dieu, que la route est longue à rapetisser.

Je t'embrasse,

Lucie

25.05.25

Chère Lucie,

Aujourd'hui t'écrire s'impose. Avec ce que j'ai sous la main, papier à dessin trop épais, stylo à encre 0.8, tests de couleurs de ma fille au coin de la feuille... Et la nécessité d'écrire. Sans savoir encore quoi. Quelque chose de simple. *Quelque chose d'utile pour l'oiseau.*

*Peindre d'abord une cage
avec une porte ouverte
peindre ensuite
quelque chose de joli
quelque chose de simple
quelque chose de beau
quelque chose d'utile
pour l'oiseau
placer ensuite la toile contre
un arbre
dans un jardin
dans un bois
ou dans une forêt
se cacher derrière l'arbre
sans rien dire
sans bouger...
Parfois l'oiseau arrive vite
mais il peut aussi mettre de
longues années
avant de se décider*

*Ne pas se décourager
attendre
attendre s'il le faut pendant
des années
la vitesse ou la lenteur de
l'arrivée de l'oiseau
n'ayant aucun rapport
avec la réussite du tableau
Quand l'oiseau arrive
s'il arrive
observer le plus profond
silence
attendre que l'oiseau entre
dans la cage
et quand il est entré
fermer doucement la porte
avec le pinceau
puis
effacer un à un tous les
barreaux*

*en ayant soin de ne toucher
aucune des plumes de
l'oiseau
Faire ensuite le portrait de
l'arbre
en choisissant la plus belle
de ses branches
pour l'oiseau
peindre aussi le vert feuillage
et la fraîcheur du vent
la poussière du soleil
et le bruit des bêtes de
l'herbe dans la chaleur de
l'été
et puis attendre que l'oiseau
se décide à chanter*

*Si l'oiseau ne chante pas
C'est mauvais signe
signe que le tableau est
mauvais
mais s'il chante c'est bon
signe
signe que vous pouvez signer
Alors vous arrachez tout
doucement
une des plumes de l'oiseau
et vous écrivez votre nom
dans un coin du tableau.*

— Jacques Prévert. *Pour faire
le portrait d'un oiseau*

10.06.25

Chère Lucie,

Je peine à trouver du sens dans ma pratique. Essentiellement consacrée à la résolution de problèmes et à une certaine gesticulation décapitée.

Je m'échine à essayer de comprendre entre les silences et acronymes techniques de mes collaborateurs, les enjeux, contraintes et choix qui sont les leurs pour tenter de croiser nos paradigmes.

Mais en vain.

Le projet sur lequel je travaille actuellement en Normandie me tient dans un à côté de notre Causerie, m'en éloigne temporellement et matériellement, pour m'en confirmer la légitimité, la nécessité.

Peut-être que cette quête de sens est vaine. Que je me trompe de voie et que je devrais me concentrer sur la quête de joie ?

Et puis ce soir, abattue par le constat assourdissant de l'état de notre terre de moins en moins habitable, des génocides humains aux fonds marins curetés, de nos cerveaux rétrécis par cette réalité artificielle.

Quelle légitimité à produire de nouveaux objets, quelle arrogance à piller, transformer, assembler pour qui, pour quoi.

NOTE DU 22 JUIN

Réveillée en sursaut par la nécessité de t'écrire (encore ?!)

Adresser ce qui reste au dedans

Manuella a utilisé ce thème aussi de nécessaire

Et puis il y a la question de ce qui est prioritaire

Ce qui passe devant, pourquoi ?

De l'importance des gens, des choses, des idées.

L'onglet "administration" passe devant, autorité de papier

Ma fille passe avant tout. Suprématie maternelle

Pensée surgissante : préparer des dentelles, tissus, papiers, fils, je le mets dans ma note "to-do". Matériel requis pour pouvoir travailler

Double d'un engagement oral entre nous. Priorité ultime.

Ce qui donne du sens, le souffle, le mouvement. Quand je suis figée : bouger.

Quand les choses sont à l'arrêt, respirer.

Quand je rumine, me lever. Quand quelque chose ne me convient pas, me déplacer. De point de vue peut suffire. Parfois tout le corps doit suivre.

La sincérité. Peu stratège, mais incapacité à faire autrement.

Insomnie.

Sentiment d'imposture

Manque de discipline, encline à prendre les chemins de traverse, peu les allées toutes tracées.

J'apprends la sérendipité dans la contrainte aussi.

29 JUIN

Sauter dans un train avec une heure d'avance le maillot encore imprégné des Pâquis

Lire *L'usage du monde* dans la cabine du conducteur, fenêtre grande ouverte comme dans ceux-là que je croyais révolus. Jean-François m'y raconte ses angoisses de train qui ne freine pas. Je lui parle de ce rêve récurrent, de train que je rate méthodiquement.

Impression que ce train pris avec 1h d'avance rattrape tous mes trains de nuit ratés

Ce que la montagne me fait - ou me défait...

Les falaises de St Maurice me font face. Des chants grégoriens somment mon voisin de décrocher. Amusée par le clin d'œil. On en a peu parlé finalement...

Ces temps, les synchronicités flagrantes me réconcilient avec une pensée - non plus magique, mais disons stratifiée.

Je sais que je ne sais rien.

Tout est à arpenter sans cesse, et renouveler.

La valeur de ces mots ? Imposture de l'adresse, quand l'intimité brouillonne se divulgue.

A qui, pour quoi.

"Pour quoi as-tu du temps" lu dans le bus Genevois

24h hors connexion et le voilà qui se déploie.

La pensée qui se déplie.

Relire les échanges de Nicolas Bouvier et Thierry Bennet me ravit.

La simplicité de la syntaxe, mots simples, pleins, directs.

Les mots ne me venaient plus ces derniers mois.

Ma parole était dans le geste.

Faire et tenter de lâcher la décortication systématique - ou chaotique de la pensée

Faire des rencontres aussi et suivre l'intuition des signes gravés dans la matière.

Ceux qui m'émeuvent dans l'intime, et qui pourraient trouver un écho extime.

Quelque chose s'est passé ces jours-ci.

L'orage sur la vallée a allumé une flamme qui veillait sous la braise.

Je le ressens à mon sourire qui se manifeste naturellement, que je ne dois plus tirer à la force de mes yeux.

Nos coups de pinceaux entremêlés, la danse de nos corps autour du rouleau de papier, l'encre de chine déposée à la lueur de la bougie, la magie a opéré.

Qu'importe la finalité, trace du processus.

Ensuite le référentiel : Alechinsky, Baya, Matisse... Et puis les larmes de Manuella.

MASE, LE 1ER JUILLET 2025

Ma très chère Lucie,

Par où commencer ?

Le village, la pluie, le train, le fil entre les doigts, les lignes sur le chemin.

Commencer par le chemin.

"Marchant dans les rues de ma tête" avais-je écrit, et même chanté dans une précédente vie.

Ruelles réelles - dont je prendrai le nom demain - que j'arpente en sandales, bottes ou charrette - me ravissent.

Les mots me viennent difficilement ici alors que mon "carnet de bord" s'allonge, s'étoffe, s'enrichissant de croquis et de références. L'adresse

plus ouverte me donne une liberté qui me délie. Entraves de bouts de ficelles emmêlés, de brouillons de papiers chiffonnés, d'associations d'idées avortées.

Pour Flavia :

"Je me souviens encore de ma première rencontre avec une sculpture de Giacometti. Ce qui m'avait tant émue, c'était l'impression que le maître avait sculpté l'air, l'invisible autour d'un corps de bronze décharné".

L'art du déséquilibre. Evelyne Grossman.

GOUSSARGUES, LE 6 JUILLET 2025

"La mobilité sociale du voyageur lui rend l'objectivité plus facile"

"La vertu d'un voyage, c'est de purger le vie avant de la garnir"

Imposture d'écrire à la lecture d'un si grand talent (Bouvier)

> prolonger le carnet "POURQUOI CRÉER" acheté ici l'an dernier !

VENDÉE, LE 03/08/25

Chère Lucie,

Hier dans le train Bruxelles-Nantes, j'ai griffonné "éternel retour", "bonne quantité de passé", "oubli" > faculté active.

Je ne suis pas familière de la pensée nietzschéenne mais quelques notes traînaient sur un post-it, trié avant mon départ parmi les compléments alimentaires, liste de courses et sécateur.

"La bonne quantité de passé"

Alors que je reviens sur les terres de mon enfance, l'expression tourne en boucle. Avant de me plonger dans des analyses pompeuses, je creuse en moi, en quoi cela résonne ?

La capacité de supporter son héritage, la mise à distance, l'oubli, le tri, sélection active, avec la volonté de ne plus reproduire un motif cyclique. Il s'agirait d'accueillir favorablement cette proposition que *"la vie ne se reproduira jamais plus comme elle a été vécue"*

GOLFE DU MORBIHAN, LE 07/08/25

Lucie,

Je m'éveille sur l'île d'Arz avec des pensées qui te sont adressées, un peu confuses, je vais d'abord aller me baigner ! Les pieds dans le sable, il n'y a pas de plus grand bonheur pour moi. En vacances de mes habitudes, des motifs plus larges se révèlent.

Des années que je n'étais plus venue et pourtant la sensation est intacte, la courbe du soleil et de la plage, les clapotis, roucoulements et voix d'hommes embarqués au loin.

Et dans le corps qui se met en mouvement, tout doucement, la mécanique réapprivoise ses rouages. Le retour au point fixe permettant de mesurer la révolution opérée.

Maintenant, un café !

LETTRE À LUCIE - BROUILLON - SUITE DU 07/08

Urgence de sens, de créativité dans un monde qui brûle. Pour qui, pour quoi ? Me sauver déjà !

OUBLI nécessaire pour une disponibilité à l'acte créatif

> CRÉER POUR S'OUBLIER, S'ÉCHAPPER / ENGRAMER / TROUVER DES RÉPONSES PAR LA MATIÈRE

Chère Alice

Sur un coup de tête, je suis montée au chalet. En bas en plaine, je ne supportais plus rien. Ni moi, ni personne. Alors ce sont mes parents, le vieux chien et ma chère grand-mère qui souffrent maintenant ma présence.

Le bout de la table à manger s'est transformé en atelier miniature. Avec vue sur le Mont Blanc et cette Aiguille Verte tant aimée parce qu'elle ressemble à un énorme mammouth. Ce serait ingratitude que de se plaindre. Il y a quelque chose dans ce coin de pays de familier, de franc, d'humble et de sublime en même temps.

La compagnie des fleurs des champs m'apaise, et la brume sur les montagnes les bons matins.

Le millepertuis est déjà presque passé, les silènes (les "*petere*" comme se plaît à dire grand-maman en patois) sèchent et les épilobes bien qu'encore roses ont perdu de leur élégance charnue de juillet. Les toutes premières chanterelles d'automne pointent leur bout de nez, au grand étonnement du paternel. Ça sent la terre humide, la roche et les myrtilles.

À l'instar des tapisseries de la Renaissance ou de celles de Dom Robert, je rêve d'une immense toile qui puisse retranscrire le foisonnement de vie de ces talus - amoncellement de boutons nouveaux et de fleurs fanées, de couleurs et d'obscurité, de miracles mathématiques et de fouillis.

Le végétal m'attire. Je m'y sens bien.

Il doit y avoir une dimension chamanique dans la peinture. Pour dessiner un élément avec justesse, il me semble qu'il s'agit plus de capter la mélodie intérieure des choses et de s'ajuster à leur fréquence que d'en rendre correctement les contours. Il faut faire corps, devenir autre... Et, entre chardons bleus et campanules, l'expérience diffère.

Je m'essaie à l'exercice, et m'oublie un peu.

(Ah l'oubli ! Ce facteur central de la création, comme tu le relèves dans un de tes brouillons que j'ai réussi à sauver de l'ombre.)

Hâte de te revoir bientôt à Mase,

Lucie

MASE, NUIT DU 21-22.08.25

Chère Lucie,

L'exposition approche.

Les journées sont denses, pleines de belles rencontres, petites trouvailles et grandes émotions. Le mobile avance bien. Flavia et Jean sont des perles alliées sur cette proposition suspendue, qui a germé et fleurira ici.

Les nuits prolongent le travail de connexions souterraines, entre intentions, intuitions, obsessions et - terme épinglé de ta bouche à mon oreille lors de cette soirée aux discussions intimes et tourbées - fascinations.

J'ai décidé d'ouvrir le parcours avec *les plis du temps*.

Une broderie blanche, toile de fond de mes nuits froissées

En tapant "pli" dans la barre de recherche de mon application de notes, je tombe sur celle-là :

Faire le point, veiller le fil, m'accrocher aux branches - une coudée pour 2 lignes - 8'20 de moyenne - 10 points par minute - tomber les paupières, les armes, les pensées

Adapter le geste, le souffle, la posture

Se contraindre, réduire

Restreindre pour mieux ouvrir

Révéler les plis du temps

les accidents de parcours

les années plissées au creux du geste répété

Une coudée pour Mamine, 97 ans bien tassés

Je repense à notre discussion pendant le déjeuner à propos de Romain Gary

Elle ne cesse de m'étonner

Relire la promesse de l'aube en alternance

Une coudée - une phrase - une coudée - une page

Me délecter.

Quel intérêt à cela - pour qui, pour quoi les mots.

22.08.09

MASE, DERNIÈRE LETTRE

Chère Lucie,

Je t'écris de la table de pique où nous avons réalisé la *fugue #2*

Le soleil vient de se lever sur le village

Je l'ai précédé en me perchait sur les hauteurs pour voir se révéler les fronces de l'autre flanc de la vallée.

Passée derrière chez Agnès et Michel - au-dessus du jardin en escaliers de Carmen et Patrick - là-haut me suis assise sur le banc en hommage à mamie Noëlle - une cabane, peut-être celle dont Mattéo m'a parlé - redescendue par le petit chemin de Trail - une pensée pour Flop au bout du champ de torrent.

Flavia va m'attendre, je dois accélérer le pas, reprendre le chemin de l'église - Coucou maison de Pascal ! Merci Pauline pour les branches de bois flotté - et boucler la balade par chez Manuella, Manu-mille-volts adorée, que je ne remercierai jamais assez pour ce précieux fil tendu.

Tu m'as demandé et quoi après, comment et surtout pourquoi interrompre cette adresse inspirante

Chère Lucie, chère Alice.

Proposition : la prolonger ?!

23.08.25

MESSAGE INSTANTANÉ DE 10:32

Bons baisers de Lausanne, de nouveau sur les rails.

Je vais bientôt devenir pendulaire !

Une pensée pour ce parvis où tout a commencé.

(Ps : ce contrôleur est beaucoup trop chou, je n'arrive pas à me concentrer sur ma lettre... Je laisse nonchalamment traîner le programme du festival en espérant piquer sa curiosité ;))

